

NATHALIE COHEN

UN  
FAUVE  
DANS  
ROME

ROMAN



Flammarion



---

UNE ENQUÊTE DE MARCUS ALEXANDER

---

**Quel est ce fauve qui menace Rome?** Est-ce Néron, cet empereur fou dont on dit que les débauches attisent la colère des dieux? À moins que ce ne soit cet incendie qui lèche les arcades du Circus Maximus et s'avance dangereusement dans la ville? Mais les départs de feu ne sont pas la seule source d'inquiétude pour Marcus Alexander, le tribun de la Première caserne. Il y a aussi la disparition de ces enfants blonds, qui réveille chez lui d'anciennes douleurs et déclenche une volonté farouche de les retrouver.

Marcus va mener l'enquête, au risque de se jeter, en s'approchant de très près de Néron et de son frère ennemi Lucius, dans la gueule du loup.

Le roman de Nathalie Cohen nous plonge dans une Rome antique sous tension. Les intrigues se bousculent, l'écriture est aussi moderne qu'alerte, et le dépaysement serait total si les excès du pouvoir et la dignité violée des enfants ne résonnaient pas tristement avec notre époque.

**NATHALIE COHEN** a publié en 2019 une première enquête de Marcus Alexander, *Modus operandi*.

Flammarion

Un fauve dans Rome

DU MÊME AUTEUR

**Roman**

*Modus Operandi, La Secte du Serpent*, Denoël, 2019

**Essai**

*Une étrange rencontre : Juifs, Grecs et Romains*, Le Cerf, 2017

Nathalie Cohen

# Un fauve dans Rome

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2021.  
ISBN : 978-2-0815-2028-8

*Ad Petrum,*



« Cela peut paraître incroyable,  
mais l'odeur de bois brûlé persiste  
encore après deux-mille ans. »

James D. Tabor



PREMIÈRE PARTIE

AVANT



## Marcus Tiberius Alexander

*La dixième année du principat de Néron,  
l'avant-veille des ides de juillet*

Le Champ-de-Mars s'enfonçait dans une lente asphyxie, écrasé par le soleil dès le matin. Marcus cligna des paupières et essuya d'un revers de main les gouttes de sueur qui brouillaient sa vue. Il hocha la tête d'un air résigné, alors que la chaleur déjà lourde ralentissait le rythme des négociations dans la galerie commerciale des Saepta Julia. Il faudrait interrompre le marché aux esclaves avant la cinquième heure du jour, et affronter les vendeurs en rogne, parce que leur marchandise invendue risquait d'être gâtée par la canicule qui s'annonçait. Il considéra les devantures des baraques provisoires, avec leurs *catatae*, ces cages humaines montées sur tourniquet, remplies de jeunes adultes et d'enfants, nus et à bas prix. Ils étaient là pour accrocher le regard et donner envie de rentrer voir le reste. Certains, trop exposés au soleil, avaient l'œil fiévreux et la peau brûlée comme un cuir durci par le feu.

*Bandes de sauvages...*

Marcus agita son bras vers les quelques vigiles qui patrouillaient dans les allées alentour, et une dizaine d'hommes se dirigèrent vers la fontaine la plus proche

pour remplir leurs seaux en peau de mouton et les vider sur la tête des malheureux. D'autres allèrent trouver les vendeurs et exigèrent des tuniques pour protéger les corps. Il se dit qu'il faudrait légiférer davantage sur ces ventes d'été. Mais avec cette lenteur de l'Empereur à nommer le nouveau préfet des vigiles, c'était peine perdue...

Le vent s'était levé, un vent du sud entêtant qui pouvait vous rendre fou. D'un geste mécanique, il essuya encore une fois la sueur qui perlait autour de ses yeux vairons. Il se sentait fatigué. D'ailleurs il n'était plus si jeune que ça. Déjà douze années passées dans les cohortes des vigiles de Rome, à se battre contre des feux de plus en plus fréquents. Cette Ville l'avait grignoté à bas bruit.

— Aidez-moi, par Junon !

L'appel déchira la torpeur du marché. Une femme au teint pâle tentait de se diriger vers l'une des cages en bois. Elle était entravée par deux hommes plus âgés, vêtus de tuniques grecques. Le plus petit étouffa son cri en lui plaquant la main sur la bouche. Marcus la vit se débattre, les cheveux au vent, comme possédée par une divinité, et faire glisser vers le haut de son corps un manteau gris desserré à la taille que les deux hommes agrippaient avec force. Elle se libéra enfin dans une ultime contorsion et se précipita, en robe de lin, vers cette cage surélevée où une jeune esclave était accroupie, à moitié nue, la tête dans les bras. Malgré les appels des deux hommes et les insultes du marchand, la matrone monta sur le podium et referma sa main sur l'une des lattes de bois, tandis que, de l'autre, elle cherchait à atteindre la fille.

— Terentia *mea*... Viens, viens là !

La petite esclave décharnée fit entendre un gémissement et se recroquevilla d'autant plus au fond de la cage que le bras de la femme s'y introduisait. Marcus remarqua une traînée rouge sur la paille au sol de la *catasta*. Du sang. Ou bien cette préparation à base de baies, dont on peignait les corps faméliques pour leur donner des faux airs de santé. La fille restait hors d'atteinte. Elle s'était accroupie contre les barreaux, la tête rentrée dans la poitrine, se protégeant le visage et le corps dans l'épaisseur de ses longs cheveux blonds, qui lui donnaient un air lointain de Barbare. Alors la matrone s'agenouilla, entoura la cage de ses bras et se mit à chanter une berceuse d'une voix sonore :

— *Te dei in somnum morbidum mittant, filia mea...*

Marcus sentit le négoce de bétail humain s'arrêter autour de lui. Les gens s'étaient mis à écouter en silence. La tragédie était là, palpable. Il ne donna aucun ordre à ses propres vigiles, mais des gardes urbains, en charge de la police de jour, vinrent chercher la femme. Trois hommes l'arrachèrent de sa place alors qu'elle s'agrippait à la cage. Elle poussa un nouveau cri inarticulé, à s'en déchirer les cordes vocales ; une bave épaisse lui sortait de la bouche. Marcus baissa la tête. Il craignait de comprendre de quoi cette folie était le nom.

— Est-ce qu'on doit intervenir ? ... Chef ? Par Vulcain !

Le jeune chevalier Mulcer, un pistonné qu'on avait propulsé centurion primipile dans la Première cohorte des vigiles, avait envie d'en découdre. Il lui rappelait sa jeunesse.

— N... non ; les co... cohortes urbaines sont... sont en charge de la police de jour, et doivent s'en occuper... occuper. On... on est des vi... des vigiles, on... li...

limite les risques d'incendies, et... la délinquance seul... seulement la nuit.

Marcus se sentit dévisagé avec déception. Tant pis ; le corps des vigiles n'était pas une armée comme les autres. Il fallait que Mulcer apprenne parfois à limiter son champ d'intervention.

*Parfois. Souvent.*

Les deux vigiles considérèrent les gardes urbains en armes, avec lances et boucliers, qui contraignaient la matrone à avancer droit devant. Une épaisse traînée de salive lui partait des commissures des lèvres pour finir en halo serpentin sur le devant de sa robe de lin, dessinant comme une tête de Méduse sur sa poitrine affaissée. Les soldats la confièrent aux deux hommes habillés à la grecque, qui la firent avancer, titubante, dans une contre-allée en direction de la sortie.

Le sicaire arriva de nulle part. Il enfonça d'un coup sa dague entre les omoplates, à hauteur du cœur, puis disparut vers l'arrière dans un même mouvement.

— M... Mulcer !

Cette fois Marcus mobilisa ses hommes. Il courut vers la matrone étendue par terre. Secouée de violents sursauts, elle se vidait dans le dos et par la bouche. L'odeur du sang qui coulait en flaques sombres devint rapidement forte, lui rappelant celle des génisses qu'on égorgait en l'honneur de Junon. Il réprima un haut-le-cœur. On avait dû lui sectionner une artère. Les choses iraient vite. Marcus vit la femme écarquiller une dernière fois ses grands yeux gris vers le ciel, comme pour se souvenir de la lumière du monde, puis la mort vint la prendre avant qu'elle n'ait pu les refermer.

Les deux hommes qui l'avaient accompagnée s'étaient agenouillés dans la contre-allée, de part et d'autre du corps sanglant. Le plus âgé posa sa main sur les cheveux poissés et colla sa bouche sur les lèvres de la morte pour en aspirer le dernier souffle ; puis il lança au vigile un regard désespéré, rendu imbécile par les événements. Des gens s'étaient regroupés autour du cadavre, et commencèrent à manifester leur épouvante :

— Par la Bona Dea ! La pauvre femme ! On n'est vraiment plus du tout en sécurité à Rome maintenant, même la journée !

Le vendeur de la boutique voisine interpella Marcus pour le questionner sur la situation. Le chef des vigiles lui murmura en retour quelques explications confuses, sans détourner son regard de la morte aux yeux gris. Puis il finit par s'adresser à l'homme âgé :

— Il... il faut faire transporter le corps de votre... votre ép... épouse. Où... où habitez-vous ?

— C'est ma sœur.

Le vieillard ne dit plus rien d'autre ; il restait là, comme fasciné par les grands yeux gris ouverts de la morte. Son compagnon, un petit brun aux cheveux frisés, sûrement un esclave affranchi, répondit en grec à sa place. Il désigna le quartier du Vélambre, au sud, niché entre Capitole et Palatin. Marcus remarqua ses jambes, teintées par un mélange de colorants jaune, rouge et vert. Il songea que ce détail lui était familier... Il avait déjà vu cet homme, mais il ne savait où. Comme ses vigiles allaient chercher une litière à la caserne toute proche, il s'accroupit pour s'adresser au vieil homme, s'efforçant de maîtriser son foutu bégaiement :

— La... la... jeune esclave dans la ca... cage, vous la co... connaissez ?

Le vieux inclina la tête de bas en haut, gêné.

— Il y a des chances pour que ce soit ma nièce, Terentia. Faut vérifier. Mais elle... elle a changé... Elle a été enlevée, au retour de l'école, en décembre dernier, pendant les Saturnales... Moi, j'étais très pris... Je ne pouvais pas aller la chercher. Je suis foulon : je m'occupe du traitement et de l'entretien des étoffes. Trois ans déjà que nous sommes venus du Sud, pour ouvrir notre petite affaire, juste là, dans le Vicus Tuscus, en bordure du Forum. C'est difficile de s'en sortir. Tout coûte cher ; l'eau surtout... Hier, un client nous a dit avoir reconnu Terentia dans ce marché des Saepta Julia. Voilà pourquoi ma sœur a tenu à venir ici, pour vérifier.

Il regarda le corps sans vie en sanglotant et lui ferma les yeux d'une main tremblante. Marcus l'entendit chuchoter comme des paroles d'excuses dans un dialecte mêlé de grec et d'italique. Ce vieux avait l'air bien résigné...

On avait au moins l'occasion de récupérer la fille. Marcus fit signe à l'affranchi grec de l'accompagner vers l'intérieur du marché, là où se trouvait la cage, juste devant une boutique éphémère qui sentait l'encens et le nard bon marché. Elle était spécialisée dans les esclaves pour bordels, à en croire l'écriteau crasseux de la devanture : « *bene et modice futuas* ». Un bon foutre, et pour pas cher.

— *Salve*, officier, tu cherches une petite location-plaisir sans trop entamer ton solde ? J'ai de très belles occasions, des hispaniques fraîchement reçues, moitié prix, robes et bijoux compris, payables au mois !

— Mar... Marcus Tiberius Alexander, trib... tribun de la Première caserne. Je... je viens pour la fille de tout à l'heure, celle que la f... femme a voulu tou... toucher dans la *catasta*.

— Ah, celle-là ! On vient de me l'acheter, comme ça, sans discuter le prix ! expliqua le marchand en claquant des doigts. La tarée de tout à l'heure m'a fait une publicité des Enfers ! Mais j'ai bien mieux pour toi, monsieur le tribun ; regarde là-bas, la danseuse de Gadès avec ses hanches chaloupées...

Le vendeur désigna à Marcus une grande rousse aux grosses cuisses et en tunique courte, debout à l'entrée de la boutique. Sur un regard, la fille fit claquer des crotales en exécutant une étrange danse avec son ventre, poussant un cri obscène à chaque percussion. Le vigile s'adressa à l'homme en évitant son regard :

— La tar... la tarée de tout à l'heure, elle... elle vient de se faire poignard... poignarder, juste devant, là, dans la contre-allée...

Le *mango* émit un sifflement, puis marqua un silence théâtral.

— Non... Par la Louve ! Quelle histoire ! Rome est vraiment devenue un coupe-gorge, ma parole ! Avec tout le raffut du marché, j'ai rien percuté de ce qui se passait vers la sortie...

— Tu... tu négociais ta v... vente ? Qui t'a acheté la fille ?

— Je sais plus.

— La mém... mémoire te reviendra peut-être dans la prison du préf... du préfet.

— Par Priape ! Ça y est, je me souviens... Un type en toge avec une chevalière. Y avait comme une tête d'animal

gravée dessus, peut-être un ours... un renard... un genre de fauve en tout cas... De toute façon, c'est toujours les nobles qui sont les plus pervers... Lâche-moi le bras ! Tu me fais mal... J'ai pas vraiment regardé... Et puis, laisse-moi te dire, chuchota-t-il en dégageant son poignet, il a fait une très mauvaise affaire...

— C'est-à-dire ?

— La fille parlait même plus ! Je l'ai récupérée plus morte que vive, avec un sérieux coup à la tête.

— Où... où l'as-tu trouvée ?

— Dans la déchetterie du Bois des Césars, en sortant de Rome par la porte Capène : c'est là qu'on fait les meilleures découvertes la nuit... Violée et rouée de coups, le visage tuméfié. Je l'ai soignée bien gentiment, mais elle n'a jamais prononcé une parole, et avec ça, des yeux fixes, d'un drôle de gris... comme la Gorgone... Le genre de regard qu'on n'a pas envie de croiser quand on baise, pas vrai ?

Marcus avait pâli. Il savait que l'homme ne disait pas toute la vérité, mais il savait aussi qu'il n'y avait plus grand-chose à faire. Le trafic d'enfants de naissance libre restait souvent impuni à Rome. Ça n'avait pas toujours été le cas... Du temps où Burrus était préfet du prétoire, à la tête de la garde attitrée de l'Empereur, il avait mis au pas les deux autres préfets qui lui étaient subordonnés, celui de la Ville et celui des vigiles. Oui, du vivant de Burrus, le respect du droit public était regardé comme une priorité. Mais maintenant, ce n'était certainement pas son sombre remplaçant, Tigellin, qui allait le garantir. Tous pourris, lui et sa clique ; bien trop occupés à profiter de leur position et à flatter l'Empereur. Marcus considéra

l'affranchi grec qui l'avait accompagné et lui dit d'une voix peu convaincue :

— Dis à ton... ton patron que je viendrai le voir si je re... retrouve la trace de sa ni... nièce.

Le petit homme aux jambes peinturlurées s'inclina en évitant soigneusement son regard, et rejoignit le groupe qui portait la morte sur une litière, contournant l'espace des Saepta Julia par la gauche, pour rejoindre le marché aux bestiaux, puis regagner le Vélambre populeux.

— On devrait rentrer à la caserne et signaler l'agression au préfet des vigiles, non ?

Junius Mulcer était revenu sous la chaleur écrasante, le visage poissé et poussiéreux ; il était bien jeune... C'était inutile.

*Le préfet des vigiles... Quel préfet ?*

Le dernier candidat en lice était parti il y avait trois jours... Depuis que Tigellin avait libéré la place pour diriger la garde prétorienne, personne d'autre n'avait été nommé pour commander aux vigiles. La charge, qui créait plus d'emmerdements que d'avantages, ne suscitait pas de vocation spontanée. Et Néron, pris dans des préoccupations artistiques, tardait à trouver quelqu'un. Sur le Champ-de-Mars, le Quartier Général des sept cohortes de vigiles n'avait donc plus de chef ; les hauts gradés volontaires qui occupaient la place et attendaient d'être officiellement promus, se décourageaient tous au bout d'un mois ou deux. Et c'était lui, Marcus, le tribun de la Première cohorte, l'ancien bras droit de tous les préfets nommés depuis dix ans, qui occupait le bureau du chef. Il avait fini par accéder à l'ordre équestre, à l'ancienneté. Mais jamais il n'aurait demandé à endosser la charge officielle

de préfet des vigiles. Mieux valait ne pas attirer l'attention de l'Empereur dans son cas.

— Il... il est temps de fer... de fermer le marché et de mettre en place l'écl... l'éclairage de nuit. D... dis au *buc... buccinator* de sonner la fermeture des échoppes.

Le nouveau centurion obtempéra, et s'éloigna avec le *sebaciarius* de juillet, qui était chargé de prévoir l'éclairage nocturne jusqu'à la fin du mois.

Le vent redoublait de violence ; un vent chaud venu d'Afrique, qui aggravait les risques d'incendie. Marcus reprit, soucieux, le chemin de sa caserne. Les événements du marché augmentaient ses frustrations et rouvraient ses blessures. Toutes ces disparitions d'enfants libres, volés ou parfois vendus par des familles nécessiteuses, le préoccupaient depuis des années. Lui revinrent à l'esprit ces Jeux Troyens dix ans auparavant. Néron et son entourage y avaient détaillé avec insistance les plus beaux des gosses de la petite noblesse qui paraient devant eux à cheval... Ensuite il y eut ces disparitions... mais impossible de prouver un quelconque rapport. Il s'était senti impuissant à l'époque, comme neutralisé par des forces supérieures. Et puis il s'était habitué. Quand l'occasion se présentait, à la faveur d'un témoignage ou d'une lettre anonyme, il lui arrivait de récupérer de jeunes victimes, en plus ou moins bon état, parfois à Rome même, parfois sur les routes qui en sortaient. Mais pas ce matin. D'autres avaient été plus rapides que lui.

Le long de la Via Lata, il se heurta à un jeune esclave qui courait en hurlant, remuant le sable entre les passants, pour apporter à temps le repas du maître, avec un brasero sur la tête.

*C'est décidément une Ville d'agités...*

Il enjamba quelques étals de mendiants pour entrer dans la caserne, alla s'abreuver à la fontaine centrale, puis s'assit sur un banc de la cour octogonale, dans un silence retrouvé, avec l'impression d'être vidé. Ce matin, il se sentait doublement dépassé, par les enlèvements d'enfants, et par les feux aussi. Trop d'hommes étaient morts dans les interventions du début de l'été. Des jeunes recrues, mais des gars expérimentés aussi, surpris en pleine action par une violente reprise de feu, ou par l'écroulement d'un pan de mur en moellon. On avait de plus en plus de mal à prévenir ces incendies sporadiques qui augmentaient dans la Ville.

## II

### Thrasea Paetus

*Avant-veille des ides de juillet, l'après-midi*

Thrasea Paetus mettait toujours un point d'honneur à affronter la rudesse des éléments. Son épouse Arria lui avait proposé de s'installer près d'elle à l'ombre, sous les colonnades du péristyle, mais il avait refusé ; il voulait rester là, assis sur une simple chaise au milieu du jardin, loin des aménagements, des bosquets, des fontaines et des fleurs. Une planche en bois inclinée et un papyrus sur les genoux, il était plongé dans la rédaction d'un ouvrage à la gloire du grand Caton. Un homme exemplaire, qui avait préféré se donner la mort d'un coup d'épée sur le rivage de Carthage, plutôt que de subir la tyrannie de Jules César... Écrire l'histoire de sa vie, exposé à ce soleil de plomb et à ce vent qui desséchait les yeux et la bouche, c'était une façon d'honorer sa mémoire. Arria l'avait gratifié de son sourire forcé, jouant celle qui comprenait les motivations de son mari, mais Thrasea savait bien qu'il n'en était rien. Des années qu'elle lui en voulait pour son mode de vie austère et son intransigeance vis-à-vis du pouvoir.

D'abord, il avait soutenu la plainte des habitants de Cilicie contre les extorsions de Cossutianus Capito, le

beau-fils de ce bandit de Tigellin. Deux ans après, il avait été le seul à quitter fièrement le Sénat, juste avant la lecture d'une lettre de Néron, où l'Empereur justifiait implicitement l'assassinat de sa propre mère. Un texte dégueulasse et hypocrite, écrit par les bons soins de Sénèque... Sénèque ! Quel paradoxe que ce type-là ! Lui et le vieux Burrus avaient cru au début qu'ils allaient maîtriser le rouquin, et faire de lui leur créature, genre despote éclairé, ou nouvel Auguste. Les abrutis ! Peu à peu, Néron leur avait échappé. Jusqu'à l'horreur absolue du matricide...

Il vit Arria qui s'avavançait avec un chapeau de paille à larges bords qu'elle lui enfonça sur la tête. Il l'inclina sur son front en maugréant, plongé dans ses souvenirs...

Et pourtant, malgré cette abomination, Sénèque et Burrus avait ravalé leur honneur et leur épouvante. Ils avaient tout cautionné à travers ce message impie, envoyé au Sénat quelques jours après le crime. Sous la plume de Sénèque, le sordide matricide était devenu le suicide impuissant d'une mère indigne qui avait ourdi un complot contre son fils... On avait même placé la naissance d'Agrippine au rang des jours néfastes ! *Quae infamia !* De la part d'un philosophe qui leur faisait la leçon en permanence à coups de traités stoïciens ! Tout ça, soi-disant pour éviter une révolte armée contre l'Empereur ! Jusqu'à quel point peut-on accepter de se compromettre au nom de la stabilité politique ? Et à quoi ça avait mené Sénèque, finalement ? À un isolement encore plus grand que le sien...

Thrasea laissa échapper un soupir d'agacement. Après la mort de Burrus et la consécration de Tigellin comme préfet du prétoire, Sénèque s'était retiré avec sa jeune

épouse. Il avait même demandé à rendre les sommes exorbitantes qu'il avait accumulées grâce à Néron. Trois cents millions de sesterces, issus en partie des biens de ce pauvre Britannicus. Sans compter ces prêts à intérêt que le sage avait accordés aux collecteurs d'impôts... De l'argent bien peu philosophique, dont il avait voulu se délester. Mais le Prince avait refusé. Pas si bête le Néron ! Histoire de faire comprendre à son ancien conseiller qu'il ne serait jamais quitte de ses dettes, et qu'il n'était qu'en liberté surveillée : un *otium cum servitute*, finalement... Thræsea ricana, marmonna quelques paroles en grec incompréhensibles, posa son calame dans l'encrier à ses pieds, et rabattit les bords de son chapeau vers ses yeux, ébloui par l'intensité du soleil. Ces derniers mois, il avait écrit plusieurs fois à son ancien ami, sans jamais obtenir de réponse. Sénèque lui en voulait sûrement d'avoir vu juste après l'assassinat d'Agrippine... Les yeux fermés, il laissa échapper un petit rire d'autosatisfaction.

À l'époque, les sénateurs avaient tous applaudi comme un seul homme, avant même d'écouter la pseudo-lettre de Néron. Tous sauf lui, par Hercule ! Il s'était dirigé calmement vers la porte, sous les yeux de l'assemblée. Quel bonheur de mettre en accord ses convictions philosophiques avec sa vie ! Comme Caton, son modèle, il avait refusé de s'aplatir. Bien sûr, à partir de là, sa mise à l'écart s'était accélérée : après le retour triomphal de Néron en juin, Sénèque et Burrus avaient officiellement pris leurs distances et ne l'avaient plus convié aux réunions lettrées de la fameuse cour du Prince, l'*Aula Neronia*. Bon débarras ! Thræsea ne s'était jamais senti à l'aise au milieu des courtisans qui acclamaient la poésie merdique du tyran rouquin. Il se souvint en souriant d'une réflexion

de son jeune ami, le poète Persius, alors qu'ils étaient tous réunis pour écouter l'Empereur :

— Non mais t'as entendu cette poésie à chier ? Hein ? Ça flotte sur les lèvres et ça barbotte dans la salive... Et les autres ? Est-ce qu'ils applaudiraient comme ça, s'il leur restait juste quelques gouttes des couilles de leurs pères ?

Il reprit son calame et fixa les gouttes d'encre qui s'en échappaient, emportées par le vent du sud.

— Juste quelques gouttes...

Arria lâcha l'écheveau de laine qu'elle avait dans les mains, se précipita vers lui, et ordonna à un esclave d'aller chercher un verre d'eau fraîche. Elle le regardait d'une façon étrange ; il avait encore dû parler tout haut... Persius avait succombé ensuite à un étrange mal d'estomac. Le jeune homme lui manquait cruellement, avec son humour et son intransigeance. Tiens, il faudrait s'occuper de faire recopier ses poèmes ; dix exemplaires au moins, pour les bonnes bibliothèques de la Ville. Il aurait le temps maintenant qu'il était totalement en retrait de la vie politique. L'an dernier encore, le Sénat l'avait envoyé porter une lettre de félicitations au couple impérial, juste pour voir, à l'occasion de la naissance de la petite Claudia. On refusa de le recevoir ; il comprit alors que c'était le moment de rompre complètement avec sa carrière de sénateur, et il n'avait plus remis les pieds à la Curie. Il se contentait d'accueillir chez lui quelques relations choisies : son gendre Helvidius Priscus, le philosophe grec Démétrios... Il y avait aussi ce Marcus Alexander, le chef des vigiles, un vrai lettré celui-là, qui connaissait ses maximes stoïciennes sur le bout des doigts. Il l'avait croisé une fois ou deux, du vivant de son père adoptif Cornelius ;

mais maintenant qu'il le fréquentait, il comprenait pourquoi le vieil homme avait voulu faire de cet étranger son fils devant la loi.

Marcus Tiberius Alexander se situait aux antipodes de Lucius, le véritable fils du pauvre Cornelius. L'un était dans une quête effrénée de la jouissance, comme le Calliclès de Platon, quand l'autre recherchait la tempérance, et l'utilité publique. À la mort de Cornelius, Marcus avait même refusé d'hériter, en échange, paraît-il, de la vie de quelques esclaves. Il se satisfaisait de sa place, vigile en charge de la sécurité de Rome. Lucius s'était alors retrouvé à la tête d'une immense fortune, et il rejoignit le premier cercle de Néron, où on lançait des parties de tric-trac à quatre cent mille sesterces le point... Ce petit débauché dilapidait maintenant tout son patrimoine pour amuser le rouquin et sa folie des grandeurs ! Thræsea pensa à la mémoire de Cornelius et poussa un gémissement avant de finir son verre d'eau. Heu ! On vivait une époque exécrable, sans honneur et sans respect, ni matériel, ni moral...

— Le soleil est brûlant, *papa*.

Fannia Junior posa une main fraîche sur sa joue ridée ; il regarda en souriant son visage bien modelé. Fannia Major, sa première fille mariée, était belle, mais la cadette était magnifique, tout le portrait de sa mère, jeune.

— Tu as raison, *filia mea* ; je n'arrive pas à écrire dans cette chaleur et je me perds dans des pensées sombres et inutiles.

— Viens t'asseoir à l'ombre du grand figuier. L'encre devient trop liquide avec cette chaleur, ajouta-t-elle en

THRASEA PAETUS

s'emparant délicatement de l'encrier et du rouleau de papyrus qu'elle prit soin de garder ouvert au bon endroit.

— *Gratias*. Je ferais mieux de lire une heure ou deux.

— Comme tu veux... Mais n'oublie pas de te laver pour le dîner de ce soir. Tu te souviens qu'on reçoit Marcus ?

— *Certe...*

Il considéra son chignon savamment bouclé et son élégante robe bleu vert. Encore une nouvelle toilette... Fania avait convié Marcus à dîner au moins cinq fois depuis les calendes de juillet ; elle avait l'air de beaucoup tenir à lui. Il faudrait en discuter avec l'intéressé.

### III

## Bacchanales

*Avant-veille des ides de juillet, tard dans la nuit*

Marcus avait quitté la demeure de Thræsea, embarrassé, et remontait la Via Appia, de la porte Capène en direction du Vélabre. Le philosophe lui avait offert d'épouser sa fille cadette, ni plus ni moins ! Il sentit comme un poids énorme sur ses épaules, avec la nette impression d'étouffer. Il lui fallait fuir, se changer les idées...

Aux abords du Circus Maximus, le plus grand hippodrome de la Ville, il ralentit pourtant son allure. Un réflexe. Seuls les trois premiers rangs de l'immense édifice avaient été construits en pierre ; le reste de la structure, gradins et boutiques compris, était en bois massif. Un combustible de quatre cent cinquante pas de longueur sur cent cinquante pas de largeur... Le cauchemar des vigiles. Sous les colonnades, au pied des boutiques fermées pour la nuit, Marcus vit des esclaves au teint bistre qui montaient la garde, assemblés autour de petits foyers incandescents signifiant leur présence à d'éventuels voleurs. Aucune patrouille de vigiles à l'horizon. Où donc étaient les hommes de la Septième cohorte ? Ils disposaient quand même de trois ponts pour traverser le Tibre. Ce n'était pas acceptable pour un mois de juillet : il faudrait demander

à leur tribun d'intensifier les gardes. D'un regard expert, Marcus nota la direction des étincelles charriées par le vent du sud, et prit le temps de réveiller certains gardiens assoupis le long des devantures en bois.

Il se dirigea ensuite à main droite vers le Vélabre, ce quartier enfoncé entre Capitole et Palatin, et hanté la nuit par des bandes de voyous. Le souffle chaud du vent lui fit ressentir la pression du nœud de son manteau sur le cou, un *pallium* léger qui le faisait passer pour un civil. Il songea à l'engouement qu'il avait créé chez Thræsea et maintenant chez sa fille. C'était bien malgré lui... Toute la soirée, la jeune Fannia lui avait jeté des regards enamorés, même quand il s'enlisait dans son bégaiement. *Incompréhensible...* décréta-t-il à mi-voix, alors qu'il traversait la route pour éviter un ivrogne agressif. Et il eut à nouveau la sensation d'étouffer dans la nuit tiède.

Alors qu'il remontait le Vicus Tuscus, il fut étonné par le nombre inhabituel de prostitués, hommes et femmes, qui somnolaient, les jambes à l'air, appuyés contre les murs des bâtiments. On n'y voyait pas grand-chose. Son pied buta contre quelque chose de mou, et il entendit un cri de douleur. Il dirigea sa lampe presque éteinte vers le sol et vit remuer des cuisses de femme et des bras d'enfants. Une famille entière dormait là, sur une paille par terre. Le triste résultat des expulsions réglementaires de juillet. Une bouffée de tristesse l'envahit. Rome était mortifère pour les pauvres, et pourtant, ils y venaient toujours plus nombreux, attirés par la Ville comme des moustiques autour d'une lanterne.

Le dédale d'immeubles devant lui dessinait une masse confuse dans la nuit. Il se dirigea vers le bâtiment le plus

en retrait, et passa une porte légèrement entrebâillée au rez-de-chaussée, pour entrer dans un vaste atrium désert. On entendait des bruits de voix qui venaient étrangement d'un bassin vide. Il fallait emprunter une grosse échelle sur le côté et descendre encore dix pieds sous terre, presque au niveau des égouts. Là, il trouva une seconde porte, en bois rouge. Marcus frappa neuf coups et donna un mot de passe en grec : « *Dion... Dionysos Bacchos Luaios* », Dionysos Bacchus le Libérateur. On verrait bien.

Une matrone en tunique courte, femme d'un orateur connu, vint lui ouvrir.

— *Salve Alexander!* Le code a changé, mais j'ai reconnu ta voix ! Ça fait trop longtemps... Tu nous reviens des Enfers, par Perséphone ?

Elle se frotta à lui et voulut le frapper avec son thyrses, un grand bâton de bois, surmonté d'une pomme de pin et entouré de branches de lierre. Marcus bégaya une vague excuse pour justifier son manque d'enthousiasme et se mit à la recherche de Mégara, l'Égyptienne qu'il fréquentait depuis quelques années. Les fumigations d'encens et de myrrhe ne rendaient pas les choses faciles. Des gens couronnés de lierre et émoustillés respiraient la fumée avec délice, brandissaient des coupes de vin épais comme du sang chaud, et dansaient au son des doubles flûtes. Il y avait foule ce soir ; ce devait être une occasion particulière. Quelqu'un lui fit signe à travers ce brouillard aromatique, et il reconnut les longs cheveux noirs de Mégara. Ses yeux rouges de vin et d'encens brillaient du plaisir de le retrouver.

— Viens, dit-elle, je t'emmène dans un coin tranquille.

Elle le prit par la main et l'entraîna dans un long couloir semé de réduits minuscules, fermés par un rideau.

Le dernier au fond n'était pas occupé. Ils y entrèrent et Mégara, heureuse, entreprit de lui ôter sa tunique. Il se laissa faire, s'allongea près d'elle et lui caressa distraitemment les cheveux, sans un seul regard pour son beau visage mat aux pommettes hautes, ou pour son corps brun aux muscles élancés. La jeune femme comprit qu'elle ne lui avait pas manqué physiquement depuis sa dernière visite. Il voulait l'amie ; elle serait l'amie. Elle s'assit sur le bord du lit et ouvrit grand ses yeux couleur de miel, prête à l'écouter parler.

— Restons allongés, sourit-il, je... je suis venu là pour res... respirer.

— Dans cette fumée, et à proximité des égouts... Il y a d'autres endroits.

— Je me sens li... libre avec toi.

— C'est parce qu'on est d'anciens esclaves tous les deux.

Il ferma les yeux, fit courir sa main le long du dos musculeux de l'Égyptienne, et lui raconta la proposition de mariage avec Fannia Junior. Il admirait son père, l'homme qui ne s'était pas couché devant Néron... Il se sentait flatté. Le corps de Mégara se raidit. Elle chercha à l'embrasser pour le faire taire. Elle n'avait pas besoin d'entendre cette histoire. Ils firent l'amour, comme tous les couples qui se retrouvaient dans les réduits de ce couloir. Mais peu de temps après, Marcus l'entretenait encore de ce stoïcien exceptionnel et de sa fille. Elle l'interrompt, agacée autant par ses propos que par son bégaiement, et rajusta sa tunique ocre sur ses seins fermes.

— Pourquoi est-ce que tu me racontes ça, Marcus ?

— Je... J'avais besoin de... parler... à... à une amie qui... qui connaît mes secr... mes secrets.

— Et Cornelia, ta vestale ? Tu n'y penses plus du tout ?

Le vigile ne répondit rien, mais une ombre traversa son regard vairon. Il s'assit sur le lit, remit sa tunique grise et se frotta le visage des deux mains, comme s'il sortait d'un rêve.

— Pardon, murmura-t-elle en l'entourant de ses bras ornés de pacotille.

— Ne... ne me par... parle plus de Gaïa Cornelia.

— Tu vas devenir un homme à prêtresses, ricana-t-elle, la gorge serrée. J'ai décidé de me consacrer entièrement au culte d'Isis.

Les mots étaient sortis tout seuls, entérinant une décision qu'elle tardait à prendre depuis des mois. Devenir une véritable prêtresse attachée au temple d'Isis impliquait qu'elle cessât la prostitution et l'amour avec Marcus. De toute façon, il ne lui était plus suffisamment attaché pour lui proposer le mariage. Elle l'avait attendu pendant des années, espérant que leur connivence aboutirait à une association matrimoniale, surtout quand la vestale Cornelia, avec son amitié désincarnée, s'était murée dans le silence. Ils s'étaient rapprochés à l'époque, s'adonnant tous les deux à des cultes à mystères mêlés d'initiations érotiques. Et Mégara avait espéré, dépensant ses maigres économies en élixirs orientaux et lait d'ânesse, pour faire durer un peu plus longtemps sa beauté. Elle avait aussi pratiqué le culte d'Isis, et passé des nuits entières au temple, à prier la déesse, déposant sur l'autel de petites amulettes masculines à l'effigie de Marcus. Certains jours, elle leur perçait la clavicule gauche avec une aiguille, au-dessus du cœur. Une magicienne lui avait conseillé cette pratique pour déclencher le sentiment amoureux... Mais voilà qu'il venait lui parler d'un mariage avec cette Fannia, une jeune bien née, aux parents admirables.

— Voi... voici encore venir les tristes solennités d'Isis, et ma Mégara aura déjà passé dix nuits loin de moi...

Cette fois, elle se redressa sur sa couche, et lui jeta un regard indigné.

— Je plais... je plaisante, s'excusa-t-il. Ce sont des vers de Properce qui me sont venus sans y penser. Si tu off... officies au temple du Champ-de-Mars, tu seras ma voisine. Je te vois déjà descendre les marches en robe de lin avec ta haute coiffe surmontée du croissant de lune...

Il lui caressait les épaules, le regard vague ; il ne bégayait plus et il ne s'en rendait même pas compte. Et Mégara réalisa qu'il lui faudrait envisager toute seule la suite de son existence. Elle n'était plus si jeune et devait subvenir aux besoins de sa sœur ; faire commerce de son corps lui pesait, elle n'en avait plus la force. Elle avait déjà trop tardé.

Soudain, une femme éméchée souleva le rideau de soie verte qui masquait le lit où ils étaient désormais assis.

— Eh, les deux colombes, cria-t-elle en brandissant son thyrses, venez ; ça va commencer !

Ils quittèrent la chambre au grand soulagement de Mégara : le mouvement empêcherait les larmes de s'installer. Il fallait passer à autre chose. Après tout, la présence de Marcus ce soir tombait bien. Elle voulait l'alerter sur cette trouvaille qu'elle avait faite sous un des lits quelques jours auparavant.

Autour d'eux, des excités annonçaient qu'un nouvel épisode de la vie de Dionysos allait être représenté. Tout le monde prit place autour d'une plateforme en bois ovale, dont le centre était occupé par un pilier recouvert d'une

toge rouge et surmonté d'un masque blanc aux yeux vides et aux cheveux de lierre, à l'effigie du dieu. Un homme en perruque rousse se plaça au centre et exposa le programme : dans sa caverne, le petit Dionysos allait être violenté suivant la légende, par les Titans jaloux de l'amour que Zeus avait pour son fils. L'homme précisa qu'il faudrait bien regarder la scène et la reproduire ensuite par petits groupes. Des géants masqués qui figuraient les Titans arrivèrent des coulisses ; leur meneur était Saturne, qu'on pouvait reconnaître à son énorme bouche béante, dévoreuse d'enfants. Puis on amena sur scène un jeune garçon gras-souillet, les yeux bandés et entièrement nu, une couronne de lierre posée sur ses boucles blondes à la bretonne.

Mégara serra un peu fort le bras de Marcus. Avec sa lyre en carapace de tortue, le petit chantait d'une voix aiguë et titubait un peu. Est-ce qu'il était drogué ? Des Titans affublés d'atroces masques verts s'approchèrent en grognant et lui fouettèrent les fesses avec des branches de lierre. Saturne, le plus grand et le plus terrifiant de tous, jouait de sa langue à travers la béance rouge de son sourire. Et Marcus entendit des murmures impressionnés.

— Oh non ! Il va le manger... Saturne-Chronos mange toujours les enfants...

Le géant remonta sa tunique, exhiba un énorme phallus de cuir, et s'avança vers le petit jeune homme qui chantait toujours, imperturbable, pour lui faire subir les derniers outrages. Les autres Titans s'y mirent à leur tour. Était-on dans la représentation ou dans la réalité ? Mégara et Marcus étaient trop loin pour en juger, mais le garçon, plaqué à terre, se mit à hurler de toutes ses forces. Oubliant où il était, Marcus lui fit écho ; son cri jaillit